

ter des valeurs étrangères. Il peut enfin stipuler dans ses contrats l'étalon qui lui paraîtra le plus sûr, y compris l'indice de cherté de la vie.

Mais la vraie solution, selon M. Irving Fisher, doit être trouvée dans le contrôle du crédit et dans le contrôle de l'or. Le contrôle du crédit commence à être assuré en Amérique par le Système de Réserve fédérale. Son action s'exerce par l'achat et la vente de valeurs d'Etat ; par la hausse ou la diminution des taux que les banques appliquent au réescompte des valeurs qui leur sont présentées ; par l'échange de certificats d'or contre les billets de la Réserve fédérale ; par les conseils donnés aux banques et enfin par la publication de statistiques. Quant au contrôle de l'or, c'est aux gouvernements qu'il appartient de l'assurer. Divers projets ont été étudiés soit pour le contrôle de la production de l'or, soit pour le contrôle du poids d'or correspondant au dollar. On verra, dans le livre de M. Fisher, ce qu'est le système du dollar compensé. L'essentiel du projet consiste dans l'adaptation du poids du dollar au nombre-indice. Pour empêcher le dollar-or de diminuer de valeur, on augmente son poids, reconnaissant ainsi qu'un dollar déprécié est un dollar de poids insuffisant. Vice-versa, pour empêcher un dollar d'augmenter de valeur, on regne son poids, reconnaissant ainsi qu'un dollar apprécié est un dollar de poids excessif. Dans ces conditions, l'indice, c'est-à-dire le prix de l'assortiment de marchandises constituant le dollar marchandise, varierait peu, exprimé en or. Mais se pose alors la question du choix du meilleur indice.

LOUIS CARIO.

### CHRONIQUE DES MŒURS

Maurice Verne : *Aux usines du plaisir. La vie secrète du music-hall*, Editions des Portiques, Champs-Élysées. — *Les Mémoires de Mayol*, recueillis par Charles Cluny, Louis Querelle, éditeur. — Yvette Guilbert : *La Passante émerveillée*, Grasset.

Le livre de M. Maurice Verne, **Aux usines du plaisir. La vie secrète du music hall**, provoque bien des réflexions.

Nous vivons dans une époque qui n'a peut-être pas eu sa pareille dans tout le cours des âges, au point de vue de la toilette féminine. C'est la première fois depuis que le monde existe que

la femme s'est avisée de couper ses cheveux pour accroître sa séduction ; jusqu'ici la longue chevelure était un de ses attraits les plus incontestés, et quand elle ne se trouvait pas assez favorisée de la nature, elle entassait postiches sur postiches ; maintenant plus rien, vieilles et jeunes ont les cheveux coupés à la gosse ! C'est aussi la première fois que la robe longue fait place délibérément à la robe courte ; même dans l'antiquité, les dames grecques et romaines portaient la *stola* descendant jusqu'aux pieds ; ce n'était qu'à la course ou à la chasse que l'on pouvait voir un peu plus haut que la cheville. Aujourd'hui on contemple partout le mollet, et le genou, et le pli du jarret, et personne, même les vieilles dames, n'y voit de mal.

Les robes sont du reste d'une mollesse charmante ; plus de vertugadins, plus de strapontins ; les dames qu'un remous brusque du métro jette contre vous ne courent plus risque de vous meurtrir avec leurs buses, leurs baleines et leurs tournures, et si, dans le même ébranlement, vous vous raccrochez à elles pour ne pas choir, ce sont de douces chairs qui flattent vos mains involontaires. Plus de corset, à peine de corsage ; à travers les étoffes d'été, on voit trembloter gentiment les seins dont les pointes se laissent mieux que deviner. Et dans les décolletés, que de hardiesse ! La poitrine continue à ne montrer que sa naissance, mais le dos se dévoile tout entier, pour le plaisir de nos yeux, car le jeu des omoplates et des vertèbres est le régal des délicats. Ce n'est d'ailleurs que justice, et l'étiquette mondaine a ses règles auxquelles il faut obéir ; autrefois, pour toute présentation à un souverain, le grand décolleté s'imposait, autant de gorge nue que possible ! Alors, maintenant pourquoi, devant ce nouveau et plus absolu souverain qu'est le public, la cantatrice ou la récitatrice ne se présenterait-elle pas un peu plus dévoilée encore ? Peut-être la mode en viendra-t-elle bientôt, et l'habitude une fois prise, personne n'y trouvera à redire.

Enfin, et pour la nudité complète, c'est la première fois que l'on peut admirer au théâtre la chair entière de la femme avec ses exquis teintes ivoirines et ses délicats mouvements de muscles. Pendant longtemps, d'abord, la femme n'a pas paru sur la scène ; dans l'antiquité, comme au Moyen Age, comme à la Renaissance, les rôles de femmes étaient tenus par de jeunes garçons. Les danseuses, même dans les festins de Trimalcion, étaient-elles nues ? Il ne le semble pas ; elles étaient vêtues de robes semblables, nous

disent les auteurs anciens, à de l'air tissé, mais c'étaient toujours des robes ; et peut-être en dessous avaient elles des maillots ; il y a une vingtaine d'années, le maillot collant semblait encore la dernière hardiesse possible, et celles qui le supprimèrent eurent maille à partir avec la justice. Or, maintenant, chaque soir, sur une demi-douzaine de scènes parisiennes, plusieurs douzaines de belles filles s'offrent sans autre costume qu'un mince cache-sexe, et nul ne s'en offusque ; cela vraiment constitue une nouveauté merveilleuse !

C'est au music-hall que nous la devons, et c'est à lui que doit aller notre gratitude ou notre réprobation, suivant le jugement que nous portons sur ce spectacle. Mais d'abord, quel regret que nous n'ayons pas pu forger un mot français autre que music-hall pour ces scènes nouvelles ! *Miousicol*, cela sonne comme un mot de clown. Café-concert, non plus, ne pouvait pas aller. Il aurait fallu trouver autre chose. Car le music-hall, conservons-lui provisoirement son nom anglais, a bien son individualité à part et n'est ni le théâtre, ni l'opéra, ni le cirque, ni le café chantant. Pendant longtemps, il a été un peu tout cela, mais les admirables progrès de l'éclairage électrique lui ont enfin révélé son âme propre. C'est la lumière plus encore que la musique, le chant ou la danse qui a fait naître ce que nous appelons la revue à grand spectacle dont le public, dans tous les pays, semble bien raffoler.

Ladite revue est en effet essentiellement constituée par deux ou quatre ou six grands tableaux étincelants (défilés, apothéoses, ballets), dont tout le reste, sketches, chansons, jeux même de vedettes, ne forme que le complément, la liaison ; et c'est dans ces splendides tableaux inondés de lumière capiteuse et prestigieuse qu'ont pu dignement paraître les déesses en costume de Vénus ; ailleurs leur apparition aurait peut-être choqué ; là, dans le déploiement des fanfares, des pierreries et des rythmes, elle semble toute naturelle.

Ainsi glorifiée, la nudité paraît, je ne dis pas chaste, ce serait sot, mais pure et presque divine. Ce n'est qu'en voyant une admirable jeune femme descendre sans voiles un de ces escaliers somptueux que dresse jusqu'au cintre toute revue qui se respecte que l'on comprend pourquoi les anciens représentaient nus leurs dieux et leurs déesses ; le frisson qu'on éprouve à voir tant de grâce et de beauté n'est pas un frisson de sensualité vulgaire, mais presque d'émotion religieuse. Et l'on sait bien que ces impressionnantes

apparitions ne sont, dans le réel, que des mannequins trop souvent ineptes et malembouchés, mais qu'importe si, pendant quelques instants, on a eu la sensation de voir Aphrodite et Athéna et Héra venir vers nous en descendant de leur Olympe de cristal ?

Dans le livre de Maurice Verne, on apprend de bien curieuses choses sur les fluctuations de la pudibonderie internationale. Il paraît que là où nous mettons six femmes nues, les Allemands n'en mettent que quatre, et les Anglais deux, et les Américains une. Encore les Anglais ne permettent pas la vue du nombril, pas plus que nous n'autorisons celle du triangle sacré ; il semble même que nous avons beaucoup de peine à laisser admirer telles collines jumelles, que les peintres et les sculpteurs nous offrent au contraire généreusement, et avec un zèle qui grandit, à chaque salon ; mais pour les seins, les cuisses, le dos, personne en aucun pays ne proteste. Ici, comme partout, il faut laisser chaque public suivre ses goûts et faire sa police lui-même (en Italie, le *duce* a, paraît-il, interdit toutes les académies vivantes, mais les Italiens sont trop artistes pour ne pas finir par faire rendre à la beauté les hommages qui lui sont dus). Assurément il convient, là comme ailleurs, de ne pas dépasser la mesure ; l'excès partout est un défaut et la satiété suit la trop grande abondance, mais les spectateurs peuvent s'habituer à ce qui tout d'abord les surprend, et qui sait si un jour le cache-sexe lui-même, dans certaines circonstances, ne disparaîtra pas ? La question serait à étudier. Dans tous les cas, les dancing girls étant maintenant presque toujours de sveltes jeunes filles, on se demande pourquoi elles ne danseraient pas les seins nus ; quant aux déesses descendant les escaliers, comme en général elles traînent après elles un kilomètre d'étoffes, le problème de la croupe pour elle ne se pose pas, mais on ne voit pas pourquoi la solution libérale de ce problème ne serait pas admise en principe pour d'autres figurantes, ou même pour les danseuses gymnastes ; chacun sait bien comment on est fait !

Oui, c'est un monde curieux que celui du music-hall, et avec un guide aussi expert que M. Maurice Verne, on se rendra compte de l'effort de talent, d'invention et de travail que représente une revue des Folies-Bergère, du Casino de Paris, du Moulin-Rouge, du Palace, même du Concert Mayol ou de Bataclan (à ce propos, je crois bien que le tableau *L'Amour et Psyché*, que l'auteur indique comme la révélation de la première femme nue sur la

scène, en 1910, n'a pas paru au Concert Mayol, mais à Bataclan). Une revue de premier ordre coûte environ 2 millions à monter; c'est un gros risque, et aussi un gros flot de salaires ouvriers, et encore un gros souci d'art. Tout cela devrait lui valoir beaucoup d'indulgence et même d'éloges. En vérité, le music-hall mérite d'avoir sa littérature, sa presse illustrée, son syndicat de critique journalistique, ses autorités (Gustave Fréjavilla, Legrand-Chabrier, maintenant Maurice Verne, d'autres encore) et surtout son public; il n'aura contre lui que les vieilles rombières ou les encroutés puritains, mais qui sait si ceux-ci eux-mêmes ne finiront pas par s'amollir, et par aller, à leur tour, à certains vraiment beaux tableaux d'apothéose, applaudir ?

Mayol et Yvette Guilbert furent des gloires des music-halls de la période antérieure, où la chanson spirituellement détaillée tenait encore sa place, et leurs souvenirs peuvent être lus avec plaisir. Ceux du premier s'intitulent crânement **Les Mémoires de Mayol**, à l'instar du cardinal de Retz ou du duc de Saint-Simon, et ceux de la seconde se présentent sous un titre plus gens-de-lettre, **La Passante émerveillée**. C'est une allusion aux nombreux voyages que notre nationale Yvette fit par le monde et qui lui permettent de disserter, tout comme le grave Alfred Fouillée, sur la psychologie comparée des peuples !

De cette comparaison psychologique, l'Amérique, celle des Etats-Unis, ne sort pas à son avantage. M<sup>me</sup> Yvette Guilbert garde une rancune aigüe à ce peuple de grands enfants mal élevés et de bluffeurs à la fois dépensiers et rapiats; et on comprend sa mauvaise humeur quand on apprend les manques de parole dont elle eut à se plaindre quand elle voulut fonder là-bas une Ecole de diction scénique, mais les Yankees ont, malgré tout, de bien grandes qualités, et qui compensent leurs défauts : quels gens d'énergie, de travail, de gaieté et parfois d'enthousiasme ! S'ils étaient un peu moins « ancien-testamentés », ils seraient presque parfaits ! M<sup>me</sup> Guilbert est, au contraire, très élogieuse pour les peuples d'Europe, tous, même les Allemands, et ce n'est pas moi qui y verrai du mal; Allemands et Français sont faits pour s'entendre et auraient toujours vécu en bonne intelligence sans les souffleurs de chauvinisme. De tous ces voyages, notre passante revient non seulement émerveillée, mais encore sympathique elle-même, tant elle s'y montre pleine de cordialité, de finesse artis-

tique et de sentiment patriotique, et nous devons lui savoir gré d'avoir donné partout si bonne opinion du caractère français, de la langue française et de nos vieilles et jeunes chansons françaises. Sans doute, elle y va un peu fort quand, au cours de cet apostolat assez spécial, elle se compare au Fils de Dieu. « Je ressentais la joie du Christ apaisant les tempêtes » ; mais certainement le Christ n'y a vu aucun mal ; alors, pourquoi y en verrions-nous ?

Les souvenirs de Mayol recueillis par un certain Charles Cluny, nom bien de théâtre, sont moins variés, moins savoureux, mais ils sont, eux aussi, pleins de bonne humeur, et sans rancune contre les flibustiers qui abondent dans ce monde parfois interlope ; il conte, par exemple, en souriant l'histoire de cet impresario qui lui fit cadeau d'un splendide service d'argenterie, qu'il lui fit longuement admirer avant de l'empaqueter, et qui, dépaqueté, se trouva miraculeusement transformé en quelques couverts d'étain ! A ce propos, il sied de faire passer à la postérité le nom du seul impresario gentilhomme que M<sup>me</sup> Yvette Guilbert déclare avoir jamais rencontré dans sa carrière : un Polonais de Lwov nommé Turk et qui, à son nom, semble bien d'ailleurs moins polonais que levantin et sans doute juif ; n'importe, vive la Pologne ! Une seule chose met Mayol un peu en colère, la mauvaise et spéciale réputation qu'on lui a faite ; c'est un bruit, paraît-il, dénué de fondement, ce serait le cas de le dire. Donnons-lui acte de cette vertueuse protestation ; tout métier, celui-ci surtout, a son revers de la médaille, si j'ose dire, et ceux qui l'exercent ne peuvent que sourire à ces revers qu'ils n'ont pas signés. M<sup>me</sup> Yvette Guilbert, bien que de conduite parfaite, n'a pas été épargnée non plus, et Mayol parle justement quelque part d'un déserteur des bat'd'Al' qui s'était fait tatouer sur les parties les plus charnues de sa personne son profil à lui d'un côté, et de l'autre celui de M<sup>me</sup> Guilbert se donnant le baiser de paix je ne sais à quelle hauteur. Ah ! la gloire, sait-on jamais à quoi elle vous expose ?

SAINT-ALBAN.

### LES REVUES

*La Revue de Paris* : entrée nocturne de Napoléon III à Sedan. — *La Grive* : d'un « Message à la Forêt » de M. Saint-Pol-Roux. — *La Renaissance d'Occ*